

## *Préambule*

Tous les moines bouddhistes contemporains rencontrés et présentés dans ces pages font partie de la communauté monastique de la tradition *Theravāda*, c'est-à-dire le courant bouddhiste actuel qui est considéré par certains comme étant strictement conforme à l'enseignement du Buddha historique. C'est ce *Savoir des anciens*<sup>1</sup> qui est principalement répandu au Sri Lanka, au Myanmar, en Thaïlande, au Laos et au Cambodge, principalement donc en Asie du Sud-Est.

Le choix de ces rencontres s'est spécifiquement porté sur la Thaïlande notamment parce qu'il y règne un environnement social relativement stable qui permet de circuler en toute quiétude dans les endroits les plus reculés. Bien loin des habitations, c'est là que le moine thaï contemporain vivant dans la solitude érige le plus souvent son lieu de pratique. Sont cependant à éviter la région nord-ouest, le long de la frontière birmane, où stationnent de nombreux réfugiés, et surtout la région extrême sud où les tensions avec les islamistes radicaux sont parfois vives. Néanmoins, dans l'ensemble, ce pays de contrastes est sécurisé.

Ajoutons qu'en Thaïlande les moines se répartissent pour l'essentiel en deux mouvements dénommés couramment *Mahanikai* et *Thammayut*, sachant que le ratio de cette dernière secte par rapport à la première est d'environ un pour dix. Pour donner un ordre de grandeur complémentaire, la Thaïlande dénombre quelque trois cent mille moines répartis dans trente mille monastères, aussi bien en ville qu'en zone rurale. Le moine est l'unique représentant

1. *Theravāda* : « savoir des anciens » en langue *pāli*.

institutionnel et religieux du bouddhisme auprès de la population.

Ainsi, en province, jusqu'au fin fond d'une région de rizières et dans un hameau peuplé de gens généralement pauvres, il y aura presque toujours un temple, même construit de manière rudimentaire. Entouré de quelques habitants, un unique moine sera parfois présent et proposera les célébrations habituelles.

Par ailleurs, sur les routes, excepté lors de la retraite de trois mois dite de la saison des pluies, un moine itinérant et seul marchera de monastère en monastère, dormant parfois près des tombes ou sous un arbre.

Cependant, notre propos ne concerne ni les moines des villes, ni les moines de campagne, fussent-ils esseulés dans un village ou dans une bourgade, ni le moine itinérant qui pratique seul son ascèse d'une région à une autre, ni même les moines dits de la forêt qui, au sein d'un monastère, certes résident isolés dans une hutte mais partagent et pratiquent néanmoins diverses activités et célébrations en groupe<sup>1</sup>.

Pour être clair, l'auteur de ces lignes est parti à la rencontre des moines bouddhistes qui vivent véritablement à l'écart de tout environnement social proche<sup>2</sup>. En Thaïlande, ils sont généralement dénommés « les moines qui résident seuls », *phra yu ong diao*, selon la translittération romanisée commune.

Dans nos pays occidentaux, ce moine singulier, nous pourrions idéalement le dénommer « ermite », du grec *erêmitês*, mot qui signifie étymologiquement « qui vit dans la solitude<sup>3</sup> ». Bien entendu, ce mot renvoie d'abord au berceau de l'érémisme chrétien situé en Égypte dès le III<sup>e</sup> siècle de notre ère. À l'époque d'ailleurs, c'était plutôt le terme « anachorèse » qui était employé, du mot grec *anachorêsis* qui signifie « départ, fuite hors du monde quotidien<sup>4</sup> ». Plus précisément, ce terme générique désignait ini-

1. Ces diverses démarches monastiques ont été explorées par des auteurs comme Tambiah (1984), Taylor (1993) ou Tiyanich (1997).

2. Cf. Môhan Wijayaratna, *Le Moine bouddhiste selon les textes du Theravāda* (Patrimoines. Bouddhisme), Paris, Le Cerf, 1983, chapitre VII, « La solitude », pp. 123-147.

3. Cf. *Dictionnaire de l'Académie française*, 9<sup>e</sup> édition.

4. Lacarrière Jacques, *les Hommes ivres de Dieu* (Points Sagesses), Paris, Fayard, 1975, p. 14.

tialement des paysans, des esclaves, des voleurs qui échappaient soit au fisc, soit à leur maître ou à la justice. Le terme « ermite » fut employé plus tard. Paradoxalement, le terme « moine », de racine grecque, actuellement utilisé dans le cadre de la vie monastique et communautaire, signifiait à l'origine un homme vivant seul, un anachorète, un solitaire.

Bien qu'il ne fût pas le premier des ermites, Antoine le Grand (251-356) reste la figure emblématique qui va illuminer ces siècles. Vivant seul dans un lieu isolé, « il était là, martyr par la conscience et athlète des luttes de la foi<sup>1</sup> ». Néanmoins, pour contrer les raids des barbares et des Bédouins, de tels ermitages furent assez vite abandonnés et les cellules furent regroupées, le plus souvent non loin d'une église. D'où ce constat indiscutable qui assure que « l'anachorétisme absolu dans la solitude complète et constante fut toujours une exception<sup>2</sup> ».

De nos jours, des groupements similaires d'ermites catholiques dénommés « laures » existent bel et bien encore. Par ailleurs, principalement en France, mais aussi en Italie, en Belgique et en Suisse par exemple, des moines et des laïcs catholiques vivent dans la solitude en des endroits isolés et arborés. Là, notamment par la pratique assidue de la prière chrétienne, certains d'entre eux s'appliquent à entretenir une relation duelle avec Dieu.

Acceptons alors, quoique les sources culturelles et cultuelles soient très différentes, que la dénomination « ermite » soit également utilisée ici pour le moine bouddhiste qui, lui aussi, réside seul dans un endroit isolé. Bien entendu, l'objectif final de ce retrait volontaire est tout à fait autre<sup>3</sup>. En effet, le moine bouddhiste, plus spécifiquement ici de tradition *Theravāda*, va s'employer à suivre l'octuple sentier proposé par le Buddha historique : la compréhension juste, l'intention juste, la parole juste, l'action juste, la subsistance juste, l'effort juste, l'attention juste, la concen-

1. *Vie d'Antoine*, 47, dans *Antoine Le Grand, Père des moines*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1943, p. 59.

2. Regnault Lucien, *La Vie quotidienne des Pères du désert en Égypte au IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1990, p. 177.

3. Cf. Mōhan Wijayaratna, *Le Renoncement au monde dans le bouddhisme et le christianisme*, Paris, Editions LIS, 2002.

tration juste. Ce moine bouddhiste va lutter avec vigilance et ferveur pour progresser, développer et maintenir les dispositions saines que sont l'inappétence, la concorde et le discernement. Ainsi, en mobilisant des capacités de sagesse, de moralité et de développement mental, il va épurer toute action générée par le corps, par la parole et par la pensée. Et s'il parvient à éliminer toutes les entraves et les dispositions néfastes, il deviendra un *arahant*, un être accompli, éveillé. Ce dernier, comme le Buddha, atteint alors *Nibbāna*, l'extinction de la souffrance, de l'insatisfaction.

Voici donc résumée brièvement la dynamique générale que ces moines ermites bouddhistes vont tenter de mettre en œuvre, dans la solitude, isolés en montagne ou en forêt, vivant dans une hutte, dans une grotte ou dans un cimetière.

Pour séjourner avec eux et partager leur vie de méditation et d'ascèse, il a fallu les dénicher dans les endroits les plus reculés, principalement dans des zones rurales économiquement pauvres. Ainsi, les rencontres se sont déroulées parfois en pleine jungle le long de la frontière birmane, sur les plateaux qui surplombent le Mékong ou dans l'ancien Triangle d'or.

Le véritable nom des ermites et leur localisation géographique précise ne sont pas révélés afin de respecter leur souhait de pratiquer assidûment l'enseignement du Buddha historique sans être trop incommodé par d'éventuels visiteurs.

Les dix récits qui vont suivre retracent les pérégrinations récentes de l'auteur, lui-même à l'époque moine bouddhiste. Il s'agit là de la description inédite d'un pèlerinage réaliste et étonnant à la découverte d'êtres humains hors du commun.

## I

### AJAHN KALINGA : LE CONFECTIIONNEUR D'AMULETTES

En fin d'après-midi, courant novembre, trois laïcs avec leur véhicule tout-terrain me déposent à un monastère de la région ouest de la Thaïlande. Un hangar de tôle qui semble perdu au milieu de nulle part.

Précédemment, je venais de séjourner quinze jours dans la solitude en pleine jungle, dans une hutte, non loin de la frontière birmane, en montagne. Là-bas vivent encore à profusion éléphants, gibbons, divers singes, serpents et pléthore de sangsues et de tiques. Parfois encore, un tigre. Un tel séjour m'avait permis de mieux appréhender le type d'environnement où des moines bouddhistes peuvent décider d'aller afin de s'éloigner d'un voisinage mondain.

Me voici dans un autre lieu reculé, cette fois-ci dans la vallée. Le moine qui m'accueille est jeune, âgé de vingt-sept ans. Il a une année d'ancienneté : dans le jargon monastique, on dira qu'il a effectué une *phansa*, terme thaï qui désigne les trois mois lunaires de la retraite à la saison des pluies. Déjà moine pendant un mois<sup>1</sup> il y a six ans, il fut aussi jeune novice à l'adolescence. Depuis trois semaines, il est seul en charge de l'activité monastique. Vétérinaire de formation, il a effectué un stage professionnel de neuf mois au Texas et parle un excellent anglais.

1. Un postulant peut être accepté dans la communauté des moines pour une journée, une semaine, un mois, une ou plusieurs années : c'est à son gré. En outre, un adepte-laïc peut devenir moine plusieurs fois dans sa vie présente et, lors des périodes vécues dans la vie ordinaire, il pourra tout aussi bien se marier, voire se remarier.

Ses parents viennent d'arriver au monastère pour quatre jours. Son père est invalide depuis sept ans suite à de graves problèmes rénaux : heure après heure, il reste là couché, pratiquement sans bouger, le regard perdu. La mère, âgée de cinquante-sept ans, très alerte, pleine d'allant, fait preuve à chaque minute de compassion envers son mari. Une attention de chaque instant, sans agacement visible. Bien plus tard, elle me dira que sa vie est un enfer et qu'elle souhaite atteindre au plus vite *Nibbāna*, cet état ultime évoqué par le Buddha.

Le moine et moi échangeons un sourire, restons debout l'un près de l'autre, les laïcs demeurant à l'écart. Après un long moment de silence, voire d'hésitation, il demande quel est mon nombre d'années d'ancienneté. Comme nous dénombrons tous deux une *phansa*, il s'enquiert du mois de mon admission dans la communauté des moines. Il a été ordonné deux mois avant : je lui dois ainsi le respect. À l'intérieur du temple, il s'assied à même le sol, les jambes croisées et les deux mains jointes en avant du corps. Face à lui, agenouillé, j'effectue trois prosternations. Auparavant bien sûr, dès mon arrivée, ce même rituel avait été accompli devant la statue du Buddha placée sur l'autel.

À la demande des personnes présentes et avant qu'elles ne repartent, quelques photos sont prises à la volée, en souvenir. Les moines sont debout, les hommes laïcs accroupis. Un moine bouddhiste ne doit pas être touché par une femme, fût-elle sa propre mère. Aussi, cette fois-là, les femmes vont rester en dehors du champ de l'appareil.

Le moine thaïlandais qui m'accueille, prénommé Kruba Andy, me propose ensuite une bouteille d'eau et m'invite à visiter la hutte où je vais pouvoir me reposer, méditer et dormir. Dans le même temps, nous apportons mes affaires : un large bol en métal gris dans lequel est soigneusement plié le paquetage monastique de rigueur, avec notamment la troisième robe et une robe du bas de rechange, un gobelet, une cuillère, le nécessaire de toilette et, en plus et à part, une mallette où sont rangés avec tout autant de soin ordinateur, enregistreur, appareil photo, carnet de bord, quelques ouvrages et bon nombre de stylos. Je suis à la fois moine bouddhiste et ethnographe en voyage, tel un pèlerin qui part à la rencontre de son prochain. Mon nom monastique est Thānavuddho Bhikkhu.

La hutte, que l'on nomme usuellement *kuṭi*, est sur pilotis, avec une structure en bois et des cloisons en tissu. L'espace à vivre est restreint, néanmoins suffisant pour un moine. Il y a cinq mètres carrés de terrasse et autant pour le coucher. Et ô grand luxe, j'y découvre un fin matelas molletonné posé sur le plancher, une spacieuse moustiquaire en coton blanc en parfait état, ainsi qu'une tablette en bois pour agrémenter le tout. À quelques mètres de là, a été échafaudé un réduit en tôle ondulée pour la toilette. C'est vraiment le grand confort. Bien entendu, il n'y a ni eau courante ni électricité, mais est-ce vraiment bien utile ?

Comme bien souvent à l'arrivée dans un logement de passage, tout doit être nettoyé de fond en comble. La poussière d'abord, puis ce qui a été laissé par le ou les précédents occupants : bouteilles d'eau vides, immondices diverses aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ceci fait, quelque peu exténué car la chaleur est pesante, je peux enfin m'installer et débarrasser l'indispensable.

Après une douche bienvenue, me voilà disponible pour chanter l'office du soir, à 19 heures. Quant à l'office du matin, après une courte nuit de sommeil, il aura lieu le lendemain à 4 heures et ce pendant une heure. Le temps de méditer ensuite et de se préparer pour la tournée des offrandes dès 6 heures 30 en direction du village voisin, à trois kilomètres environ. Pieds nus, le bol en bandoulière, la deuxième robe couvrant nos épaules, nous marchons en silence et le plus souvent la tête basse, les yeux rivés vers le sol. Au bord de la route, des villageois vont déposer de la nourriture dans notre bol et, par ce don, capitaliser du mérite pour une meilleure nouvelle naissance. En clair, le *bhikkhu*, pour citer ici le terme monastique approprié qui veut dire « moine », ne mendie pas. C'est au cours de multiples vies terrestres et célestes, par des actions méritoires tel le don de nourriture, que chaque adepte bouddhiste va ainsi s'offrir la possibilité de s'extraire du cycle des nouvelles naissances, le *Samsāra*. Atteindre *Nibbāna* et ainsi ne plus renaître est constitutif d'un long cheminement qui ne se fait pas du jour au lendemain.

Ce matin-là, vers 9 heures 30, nous quittons le monastère pour une journée de visite dans la région : en premier lieu, c'est ce qui

était prévu. Mais en fait, nous partirons deux jours et deux nuits ! Disons qu'entre moines c'est une pratique assez récurrente de ne pas programmer, pour se laisser porter et ainsi vivre les événements comme ils surviennent et s'enchaînent. À chaque jour son lot de surprises et, pour tout dire, à chaque instant il convient de vivre le présent. Voilà la clé.

Ainsi, à quatre adultes (Kruba Andy, ses parents et moi-même) assis et quelque peu entassés dans l'habitable avant d'une fourgonnette ancien modèle, nous parvenons après quatre bonnes heures de route à notre objectif, la capitale de la province voisine. Nous visitons un monastère de renom de l'école *Theravāda* qui draine de nombreux croyants et touristes ainsi que, il faut le dire, de multiples dons versés principalement en espèces.

Plus tard, nous décidons de poursuivre notre périple en montagne pour visiter un autre monastère bouddhiste, cette fois *Mahāyāna* chinois, où se trouve la statue d'un énorme et ventripotent moine riant, un *Budai*. Selon une croyance généralement admise, une pièce de monnaie déposée à l'intérieur de son nombril permet d'obtenir de la chance.

Un peu plus tard, à une heure de là, nous arrivons vers 18 heures au temple de deux *maechee*, ces femmes laïques qui s'engagent à suivre de manière continue les préceptes bouddhiques de bonne moralité. Elles logent, isolées en forêt, en périphérie d'une ville de vingt mille habitants. La mère de Kruba Andy les connaît. Elles nous accueillent de suite près de l'autel. Nous, les deux moines, nous retrouvons rapidement assis en tailleur sur un canapé de bois sans coussins, avec la traditionnelle bouteille d'eau offerte aux arrivants. Ces femmes, agenouillées devant nous, se prosternent alors trois fois.

Une discussion informelle s'engage. La cinquantaine, elles ont toutes deux une vingtaine d'années de pratique bouddhiste. Habillées de blanc, le crâne rasé, elles effectuent chaque matin la tournée des offrandes, ce qui est rarissime pour une *maechee*. Vu mon intérêt explicite pour les ermites, la responsable du lieu me propose de rencontrer un moine qui vit seul dans la forêt. Et ce, dès le lendemain matin ! Pour nous, c'est la stupéfaction, l'étonnement, car rien n'avait été prévu en ce sens.